

PAUVRE MINET !



Willy. — C'est maman qui va nous en flanquer une fessée !

Toto. — T'es bête, on va enfermer Minet à double tour dans le buffet, on croira que c'est lui.

porte deux voyages par mois. Avec quelques retouches il sera bientôt un vaisseau à passagers de premier ordre. A son bord nous avons presque toujours eu l'illusion d'être sur le *Québec* : il s'est produit, néanmoins, pendant quelques heures, assez de tangage et de roulis pour donner dans toute sa plénitude le bénéfice d'un voyage en pleine mer.

Mais c'est surtout à l'habile et si courtois personnel de l'« Atlantic » que l'on doit la majeure partie de ces mille et un détails, qui font qu'on se trouve si bien durant un voyage et qu'on en rapporte un si agréable souvenir. La compagnie a eu la main excessivement heureuse en se choisissant comme représentants à bord : MM. F. X. Pouliot, capitaine, O. Wight, purser, W. Leclerc, steward, T. Roy dit Desjardins, premier officier, W. W. Cabot, 2ème officier et H. Boudreau, chef-cuisinier. C'est un personnel d'élite.

Ce voyage qui dure en tout dix jours et offre un confort et une table de première classe, ne coûte que \$28.00, soit \$2.80 par jour. C'est à peine le prix minimum d'un hôtel de première classe, et nous avons en plus le déplacement, les péripéties d'une navigation fluviale et océanique, un air vivifiant, le spectacle de paysages dans tous les tons et de toutes les conformances.

Bref, nous sortons d'une excursion dont toutes les phases ont dépassé notre attente, et c'est pour notre propre satisfaction, autant que pour féliciter le « St-Lawrence Navigation Co. », que nous avons tenu à jeter, à la hâte, il est vrai, mais avec conviction, ces quelques lignes sur le papier — pour le bénéfice du public, par la même occasion.

UN GROUPE DE PASSAGERS.

MOSAÏQUE

Un des auteurs dramatiques qui gagnent le plus d'argent, à cette heure, est M. Edmond Rostand, entré, grâce à Dieu, en pleine convalescence...

Songez donc ! *L'Aiglon* fait, chaque jour, ses 11,000 francs, ci : 1,305 francs de droits, et *Cyrano* ses 10,000 francs. En sorte que l'heureux poète empoche quotidiennement 2,500 francs — un budget de roi.

— Ah ! direz-vous, le métier d'auteur dramatique, voilà donc un beau métier !

Oui, bonnes gens, certes, quand on l'exerce bien.

Et encore, avant Beaumarchais, aussi bien qu'on l'exerçât, ce métier-là était un fichu métier.

C'était aux comédiens, en effet, que le poète apportait sa tragédie ou sa comédie, et on la lui achetait à forfait.

Au début du dix-septième siècle, Hardy touchait *trois écus* par pièce !!!

Plus tard, Corneille exigeait davantage. Il eut même, une fois, la chance d'avoir deux mille livres pour une tragédie, le triste *Attila* : et c'était le plus glorieux poète de son temps, et c'était Molière qui payait.

Ce fut, il est vrai, un cas unique, une générosité sans pareille.

La moyenne était infiniment au-dessous : Racine eut cent cinquante écus pour *Andromaque*. Quinault, à son début, n'en toucha que cinquante.

Et ces sommes dérisoires étaient données, après des marchandages prolongés, à contre-cœur, la mort dans l'âme. Corneille était maudit des acteurs, et, en 1780, Comarini, au Théâtre-Italien, disait en soupirant :

— Tant qu'il y aura des auteurs, le théâtre ne pourra pas prospérer.

Les éditeurs étaient-ils au moins plus larges ?

C'était pis encore.

Souvent, le poète, par magnanimité, ne demandait rien. Quand il demandait, il recevait peu. *L'Alejoûée*, de Du Ryer (1639), fut achetée à raison de deux francs le cent de petits vers, et de quatre francs le cent des grands.

Partufo, un chef-d'œuvre et une pièce à scandale, fut payé deux mille louis, chiffre inouï, par le libraire qui l'imprima.

Qu'on juge, ensuite, ce que se payaient les autres !...

Que restait-il donc aux auteurs ?

Les pensions du roi, les libéralités des grands dont ils étaient les « domestiques », comme on disait alors, et enfin les dédicaces, où ils présentaient leur œuvre à des Mécènes opulents, à des gentilhommes fastueux, à des roturiers bien rentés.

* * *

La main-d'œuvre jaune, si répandue dans le nouveau monde, a fait, depuis la construction du chemin de fer, son apparition en Transbaikalie, Russie, où l'afflux de l'élément chinois devient de plus en plus considérable.

Si l'on en juge d'après M. Levitoff cette affluence a eu d'abord de bons effets, mais elle ne laisse pas que d'offrir quelques dangers.

Elle a eu, évidemment, pour résultat de supprimer la pénurie de main-d'œuvre dont on souffrait depuis la construction du transsibérien, et de réduire de moitié son coût. En effet, l'ouvrier chinois, en raison de sa faible productivité, ne reçoit généralement que la moitié du salaire du bon ouvrier russe, soit 42 cts.

Le Chinois excelle dans les métiers de jardinier, de cordonnier, de serrurier, où le Russe ne peut lutter contre lui sur le terrain des salaires ; mais il n'est pas apte à tous les travaux, et, notamment, il refuse de travailler dans l'eau, et craint même l'humidité.

Pour la maçonnerie, on considère que l'ouvrier russe, qui est inférieur à l'ouvrier italien, vaut cependant 4 ouvriers chinois.

De toutes les industries de la Sibérie, ce sont les mines d'or qui ont le plus particulièrement adopté la main-d'œuvre jaune, en dépit d'une ancienne interdiction impériale, aujourd'hui tombée en désuétude. Mais dans cette industrie, l'influence de la race jaune n'a pas été fort heureuse, car d'Irkoustsk à Khabarovsk, les colporteurs chinois, qui pullulent dans la région, font couramment le recel de l'or et l'expédient en Chine.

On a également à déplorer la vente clandestine d'une détestable eau-de-vie chinoise, la *Khauchine*. Aussi considère-t-on qu'en dépit des avantages que nous venons de mentionner, il serait urgent d'enrayer l'invasion de l'élément chinois, qui prend des proportions inquiétantes, ce à quoi on ne pourrait arriver qu'en favorisant l'émigration en Sibérie des populations rurales de la Russie d'Europe, et en leur offrant l'appât d'une main-d'œuvre mieux payée qu'elle ne l'est actuellement dans les mines d'or.

Les événements actuels auront sans doute pour conséquence de modérer automatiquement l'afflux des Chinois en Sibérie.

* * *

« Les Anglais — écrivait, il y a 120 ans, l'abbé Raynal dans son *Histoire philosophique des Deux-Indes*, — sont plus portés à s'ailliger de la prospérité d'autrui qu'à jouir de la leur. Ils veulent être les seuls riches. Tous leurs démêlés, toutes leurs guerres, toutes leurs entreprises ont pour but leur commerce, et rien autre. Cette passion est si forte chez eux qu'elle a subjugués jusqu'à leurs plus graves et consciencieux philosophes. »

« Le célèbre Robert Bayle, qui fut en même temps un grand chimiste, et un ardent défenseur de la religion, et fonda notamment des cours publics pour la diffusion des vérités théologiques, disait un jour qu'il était bon de prêcher l'Évangile aux sauvages, parce que, dut-on ne leur apprendre qu'autant de christianisme qu'il en faut pour leur inspirer le désir de s'habiller au lieu d'aller nus, ce serait toujours un grand bien pour les manufactures anglaises. »

Que de tristes, que de sanglants événements indirectement expliqués par l'étrange candeur de cette réflexion !

OMNIBUS.

DEVINETTE



Cherchez l'ennemi du brave Boer !